

Quel est ton nom ? (encore personne !)

A la question de Jacob-Israël à l'Ange, à cette question de celui qui a lutté contre Dieu
et qui désormais, pour les âges des âges, boîte de la hanche,
de même que boîte Œdipe l'œdémateux, le pied-bot,
des chevilles

que jadis on lui perça pour le suspendre au bois
— mais tandis que l'un y trouve la gloire d'avoir fait face à Dieu
comme on fait face à un autre homme, comme le Sauvé-des-eaux
s'entretenant « face à face, comme un homme parle à son ami », dans
la tente de la Rencontre (Exode 33, 11),
l'autre chacun de ses pas trace sur le sol la signature du malheur
— à cette fameuse et essentielle question, Ulysse au Cyclope répond
Personne (ou tis, mē tis) ! C'est la ruse ultime, comme on sait, la ruse
(*mētis*) de n'être qu'un moins que rien pour échapper au Sort (à
l'anéantissement).

Tandis que le Grec fonde l'homme comme un « mortel », comme un
non-quelqu'un, comme un « personne », un *Niemand* (Paul Celan),
le de nulle-part, l'errant, le nomade, l'apatride dont la patrie est une
promesse et la promesse un Nom, Abram,
qui a laissé derrière lui sa patrie terrestre (Genèse 12),
se voit advenir comme une personne, comme un être-relation, comme
un être-avec-le-Tout-Autre.

Sa patrie laissée derrière, sans retour, du côté de l'Euphrate qui irrigue
Babel, « c'est à une patrie meilleure qu'il[s] aspire[nt], à une patrie
céleste » (Hébreux, 11 16). Comme il ne le sait pas encore lui-même,
c'est non pas à une patrie quelconque qu'il aspire, mais à une
promesse de patrie, autrement dit à une patrie idéale ou plus
justement : idéelle, mais encore plus justement : désirée : la patrie de
la promesse, la promesse *comme* patrie. Inversion totale de l'idée de
patrie, qui n'est plus la terre d'où l'on est issu, mais celle vers laquelle
on va.

Aspiration absolue à la figure étrangement absolue de patrie, dont
toute patrie n'est plus que la figure (l'image, la forme matérielle,
négative), de sorte que le renversement est total entre l'objet et le désir
d'objet : qu'un objet tout autre soit objet signifie son caractère
inassignable et infini, autrement dit que ce n'est pas en tant qu'objet
qu'il est visé. Rien d'autre que le désir, l'aspiration absolue n'est visé.
Le désir infini de patrie, seule « une patrie céleste » (infinie, absolue,
devant) peut le combler. Il ne peut trouver que son malheur dans une
patrie « réelle » (finie, là sous les pieds).

Or...

Jusqu'à la fin des temps, nous avons ici qui se nouent, se croisent dans
l'occidentalité (la partie du monde tournée vers sa fin), se combattent
d'amour et à mort, les deux chemins possibles, celui du nihilisme

(grec : renversons la position nietzschéenne !) et celui de la Rencontre
(de la foi, de l'Alliance, des mains données)

— mais (or...) ne pas croire, ne croire en aucune manière que ce soit
si simple !

Car la croisée suscite de tels renversements et recouvrements que c'est
l'homme moins que rien qui conçoit l'idéal, qui engendre la belle
Forme, qui fait du corps humain la mesure de toutes choses, qui va
chercher dans le ciel de la réminiscence le désoubliement, la vérité,
l'*a-lèthé-ia* de l'âme.

Il faudra l'épreuve de son autre, de l'odieux autre être qui détient les
termes de l'Alliance, la Parole, les Tables écrites, il faudra cette
gigantomachie dont la fumée s'élèvera à la fin des fours crématoires,
pour que l'idéalité s'effondre, que l'illusion *moderne* touche à sa fin,
qu'advienne le *Götterdämmerung*, le crépuscule des dieux. Que nous
devenions insolublement postmodernes !

Pendant que la belle forme, l'idéal autonome et « éclairé » accomplit
son effectivité et s'achemine vers son heure de vérité, l'autre,
l'inassimilable, l'aspirant à la patrie eschatologique, prend figure de
gnome, se laisse humilier, gratte la terre, ne pense qu'à Terre, ne
pense pas corps (beau corps, apollinien) mais chair, pense la vérité
comme *émèt*, roche, pierre à laquelle se cramponner, s'accrocher,
Rocher en Personne, qui s'appelle par des cris. Il y a bien la Parole, et
la parole, la Réponse, et l'appel, on est supposé le savoir, mais rien ne
vaut l'Écriture, le texte, la Loi gravée dans la pierre, la lettre (Romains
2, 29 ; 7, 6). La lettre qui tue (2 Corinthiens 3, 6). Car la Personne
tarde. On sait (cf. Exode 17, 7 : « Le Seigneur est-il vraiment au
milieu de nous, ou bien n'y est-il pas ? ») que Dieu ne répond pas. La
céleste idéalité n'advient pas comme prévu, en bonne Terre. L'attente
tourne à la détresse. Si la promesse advient, ce n'est pas comme prévu
(le prévu, a-t-il lieu d'advenir ?) Le peuple de la Rencontre s'est si
bien fait à la Terre et à la détresse, son désir a si bien pris la forme de
ce qu'il a (car de fait, ce qu'il a, il ne l'a jamais vraiment, il est
toujours sur le point de se le voir ôter et encore ôter, de connaître
l'Exil et encore l'exil, il est toujours dans l'anticipation de la perte),
que

« Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu » (Jean 1, 11).
Pour ceux de la Terre, « tout sera détruit », « il n'en restera pas pierre
sur pierre ». Pour eux, « l'heure vient — et c'est maintenant » (Jean 4,
23), où montagne de Samarie, Temple de Jérusalem, Terre, sont
disqualifiés. Le lieu est désormais non-lieu : Esprit et Vérité, « volonté
de Celui qui m'a envoyé ». Le saint désir est dé-faite de toute volonté
propre au profit de l'obéissance, l'entière, extatique remise de soi à
l'autre, l'aimant aimé, n'importe où, n'importe quand.

Tel est le moment (c'est maintenant, une fois pour toutes) où la Parole
de Vérité, autrement dit la « Vérité en Personne » (Augustin,
Confessions VII, XIX), tournant le dos à la Terre-des-pères (« laisse les
morts enterrer les morts », Matthieu 8, 22), décevant désespérant les
attentes terrestres, regardant vers le monde entier, devenant alors
espérance pour les Païens qui se retournent, la Terre entre en collision
avec la belle forme grecque.

Séisme pour le Juif, séisme pour le Grec. Chacun, pour être, rester, demeurer soi, n'aura de cesse de s'approprier la nouvelle Cause pour la maîtriser, l'apprivoiser, la séduire, la réduire, la ramener à lui, l'exclure, l'éradiquer. D'où des paroxysmes de contradictions, des apocalypses révélatrices en dépit de tout du lieu de la Vérité, du lieu en Personne : du non-lieu, de l'invisible, de la personne en personne, de la relation qui est esprit, de l'esprit qui est relation, de l'épreuve de ce qui est éprouvé : l'autre. Du « cœur ».

La question nouvelle n'est pas pour le Juif de devenir grec, ni pour le Grec de devenir juif, mais pour l'un et l'autre, à la croisée de l'autre, pour le post-juif et le post-grec, de devenir « vrai », « spirituel » : *in Christo*.

Or...

Qu'est-ce qui a fait que le schisme de quelques Juifs a « pris » ? Que la secte chrétienne l'a emporté ?

Et puis qu'elle est devenue la loi et l'ordre ? Un Occident à défendre ? Une chrétienté ? Une identité ?

Et puis qu'elle ne l'est plus ? Mais le reste ?

Trop tard ! personne n'échappe plus à la question de personne. Elle devient mondiale, à vitesse accélérée ! Dans le plus indescriptible chaos...

Chacun pour un oui, pour un non, avec son oui, avec son non, ajoute un nœud, le resserre, rend le nœud de nœuds plus inextricable indéfaisable. On le disait fini : le cadavre bouge non seulement encore (Nietzsche : la mort de Dieu), mais bouge *pour toujours*. Il ne s'arrêtera jamais de bouger ! Signe de division : pour les uns « il sent déjà » (Jean 11, 39), pour les autres « il n'est pas ici... venez voir le lieu où il gisait » (Matthieu 28, 6).

Qui ne voudrait briser fracasser le miroir dans lequel il se voit exsangue ? Réflexion sans dépassement, réflexion qui fait des plis. Piétinement, enfoncement (Oh ! les beaux jours !), anamorphose accélérée d'un monde méconnaissable, mais où l'on quête en tremblant les vestiges de ce qu'il fut.

Car la nouvelle phénoménalité, c'est pli sur pli, tout qui se plie et se replie, multipliant les couches, les mélangeant, les méconnaissant, les rendant contemporaines, même celles qui ne s'étaient jamais parlé. Instaurant la simultanéité de l'actuel et du révolu (car rien ne disparaît mais le Même devient méconnaissable). Défaisant la loi, refaisant, de la loi défaite, la loi. La négation de la nécessité convoquant la nécessité.

La fin des temps modernes est signifiée par la coïncidence, dans le miroir, de « personne » et *personne*. La fin de la certitude de soi, et si elle était libératrice (même si elle précipite les masses dans les certitudes les plus pauvres, les plus génératrices de catastrophes), puisqu'elle libère de soi... ? En fait, non ! En réalité le soi est impuissant à se libérer de soi.

« Mais pendant la nuit, l'Ange du Seigneur ouvrit les portes de la prison... » (Actes, 5, 19).